4547

UNION GÉNÉRALE DES RHODANIENS

ACADÉMIE POLYTECHNIQUE

« Pour toutes les Gloires et toutes les Fortunes des Pays Rhodaniens »

ARLES

DANS LA CIVILISATION MÉDITERRANÉENNE

présentée au Congrès du Rhône, en Arles, 1930

par M. Fernand BENOIT

Ancien membre de l'Ecole française de Rome

UNION GENERALE DES RHODANIENS

TAIN-Tournon (Drôme)

1931.

Bibliothèque Maison de l'Orient
112713

BUT

DE L'UNION GÉNÉRALE DES RHODANIENS

« POUR TOUTES LES GLOIRES ET TOUTES LES FORTUNES
DES PAYS RHODANIENS »

L'Union Générale des Rhodaniens, académie polytechnique, fondée en 1926, a pour but de s'efforcer, par tous les moyens en son pouvoir :

De créer et développer la fraternisation entre les villes, les régions et les populations rhodaniennes ;

D'exalter et soutenir l'esprit rhodanien dans tout ce qui peut atteindre aux idées, aux aspirations et aux créations les plus généreuses, aux réalisations les plus profitables aux intérêts de toutes sortes des Pays du Rhône ;

De mettre en lumière et de développer toutes les gloires et toutes les fortunes des régions rhodaniennes ; de faire éclore des talents et d'aider à ceux qui se révèlent : par le moyen des Fêtes annuelles du Rhône, de Congrès, d'Expositions, de concours professionnels, de manifestations artistiques, d'épreuves sportives et touristiques, qui ont ou pourront avoir lieu, région par région, notamment à l'occasion de la « Fête du Rhône » ;

De développer le Musée historique du Rhône, et la Bibliothèque des auteurs rhodaniens ;

D'inspirer et soutenir toutes ces choses, depuis les Alpes jusqu'à la Méditerranée, en harmonieuse collaboration avec les villes, les groupements rhodaniens diversement spécialisés et intéressés, membres de l'U. G. R., groupements et villes pour lesquels l'U. G. R. sera un trait d'union et un lien amical, fidèle et dévoué.

Le but de l'U. G. R. est aussi d'inspirer, d'encourager le tourisme nautique et d'aider à la renaissance sur le Rhône, de services réellement pratiques de navigation pour tous les voyageurs, et de faire de même, pour des créations possibles, sur les affluents en partie navigables de notre beau fleuve.

Son but est encore de seconder les efforts en faveur de l'Aménagement du Rhône.

Pour atteindre ce but, l'Association dispose comme moyens d'action : d'un bulletin périodique, « l'Or du Rhône » ; du compte rendu de ses Congrès, de Conférences, des concours qu'elle organise et des prix et récompenses qu'elle décerne.

hommage respectueux
J. Sarrieu

ARLES

DANS LA CIVILISATION MEDITERRANEENNE

U. G. R.
Les Editions de l'*Effort Rhodanien*,
publiées sous la direction
de M. Gustave TOURSIER.

Les volumes des Travaux et Actes des « Congrès du Rhône » sont envoyés aux Bibliothèques publiques : des Préfectures et Etats Suisses, des Villes, des Chambres de Commerce et d'Agriculture, des Académies et des grandes Ecoles, en France et en Suisse.

Leurs textes et leur documentation sont des sources d'enseignements, et de références pour des travaux futurs, « pour toutes les gloires et toutes les fortunes des pays Rhodaniens ».

Tiré à part
extrait des Travaux
du Ve Congrès du Rhône
U. G. R.

DRAPEAU DE L'UNION GENERALE DES RHODANIENS

des Villes et Régions rhodaniennes.

Offert à l'U. G. R. par les Chambres de Commerce de Lyon
et le Syndicat des Fabricants de Soieries de Lyon

Ce Drapeau est une remarquable pièce d'art, du prix de 10.000 francs, brodé de soie et d'or fin, par l'artiste Lyonnais, M. J. Truchot.

Il fut remis à l'U. G. R. au château de Tournon, dans une cérémonie solennelle, le 6 mai 1928, en présence des délégations officielles de 26 Villes et Chambres de Commerce des pays du Rhône, de la Compagnie P.-L.-M., des Compagnies de Navigation, et de diverses grandes Associations.

Sur la seconde face, figurent : l'effigie de l'U. G. R., « Le Rhône vers le Soleil », et la Croix Fédéral Suisse.

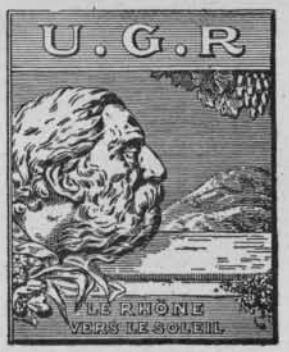
Chaque année ce drapeau est transmis solennellement par le Maire de la ville où se tint la dernière Fête du Rhône, au Maire de la Ville qui, à son tour, prend le flambeau rhodanien.

UNION GÉNÉRALE DES RHODANIENS
ACADÉMIE POLYTECHNIQUE
« Pour toutes les Gloires et toutes les Fortunes des Pays Rhodaniens »

ARLES
DANS LA CIVILISATION MÉDITERRANÉENNE

présentée au Congrès du Rhône, en Arles, 1930

par M. FERNAND BENOIT
Ancien membre de l'Ecole française de Rome



UNION GENERALE DES RHODANIENS
TAIN-TOURNON (Drôme)
1931.

ARLES DANS LA CIVILISATION MÉDITERRANÉENNE

par M. Fernand BENOIT

Ancien membre de l'Ecole française de Rome

ARLES n'est pas tout entière dans les monuments de l'Empire Romain qui font son orgueil. Si l'Arles romaine est la cité la plus complète de l'antiquité Provençale que nous ait transmise l'époque de César et de Constantin, l'Arles préromaine, la cité mi-lacustre mi-terrestre qui s'étendait des Alpilles aux rièges de la Camargue et au golfe de Fos, est peut-être un des sites de Provence qui ont conservé les traces les plus apparentes de lointaines civilisations.

Ditior Arelas sepulta quam viva.

La cité morte demande à être interrogée et rien n'est plus vrai que cette maxime si l'on veut bien lui faire dire que l'Arles disparue est non moins riche que l'Arles vivante, l'Arles romaine. On ne peut avoir la prétention d'expliquer le génie de la ville par les derniers-nés de ses monuments qui ne sont que l'un des témoins plus fortunés de son passé, pas plus que l'on ne pourrait définir le génie de ses habitants, plus léger et plus sceptique, plus rêveur et plus poétique, plus oriental peut-être, par le seul génie romain. Sous l'Arles romaine gît une Arles préromaine dont les survivances ne laissent pas que d'agir sur ses habitants, et ces survivances plongent leurs racines dans un monde qui dépasse les rives du Rhône et les sommets des Alpilles. Arles et la Provence rhodanienne ne se font connaitre que si on les envisage sur le plan général des civilisations méditerranéennes, qui ont précédé l'unité romaine.

Le préjugé Romain, comme en Afrique le préjugé Carthaginois, nous a fait, durant trop longtemps, commencer l'histoire du bassin occidental de la Méditerranée à l'époque de la fondation de ce double Empire. S'il est vrai que le monde romain, à la suite de certaines circonstances d'adaptation, donna à la Provence une apparente homogénéité sous un visage latin, du moins n'est-il pas téméraire d'avancer que certains traits de la Provence sont demeurés rebelles

à cette empreinte et que les populations riveraines de la mer, au-delà de l'unité latine, n'ont pas cessé de connaître l' « unité méditerranéenne ».

L'ethnographie arlésienne et camarguaise parle encore le langage méditerranéen : une visite au *Museon Arlaten*, que créa le génie de Frédéric Mistral en plein cœur de cette Provence, suffit à révéler l'étonnante vitalité de telles influences.

La question de races, — on s'en aperçoit de plus en plus à mesure que nous essayons d'ordonner leur classement, — est indépendante de la question de civilisation. Les civilisations méditerranéennes furent essentiellement « composites » ; ce fut la raison même de leur pénétration mutuelle et de leur force d'expansion. Il est évident que le facteur principal de cette « unité méditerranéenne » est l'excellence divine de cette mer qui ne cessa de relier les bords que baignent ses flots bleus, — depuis des milliers d'années qu'existent entre les hommes des rapports commerciaux, et que d'une rive à l'autre, de l'est à l'ouest, mais aussi, de l'ouest vers l'est, ils échangent des légendes et des récits de voyage. Cette mer privilégiée dont la traversée en tous sens est si rapide, apparaît dans l'histoire sociologique, d'autant mieux qu'on recule, un étrange bassin de résonnance où les sons se répercutent avec une extraordinaire sûreté.

C'est une légende que le passage des saintes femmes de Judée poussées par l'esprit de la Méditerranée vers les plages de la Camargue ; mais une légende qui ne pouvait naître que sur cette mer classique qui aima toujours la représentation symbolique des choses... Légende pleine d'enseignement. Les populations côtières soumises à des conditions matérielles et climatiques à peu près analogues, craignant les mêmes périodes de sécheresse et d'inondation subite, eurent de la divinité la même vision dure et contrastée ; elles acquirent par cela même les mêmes besoins et les mêmes moyens de satisfaction, les mêmes désirs et les mêmes terreurs, les mêmes croyances et les mêmes rites propitiatoires, impératifs et magiques, à l'égard des mêmes forces de la Nature.

L'unité méditerranéenne est donc, non une illusoire unité de races plus ou moins mélangées, mais l'unité des usages et des coutumes qu'adoptèrent des peuples soumis à de perpétuels contacts, dans un milieu géographiquement uni.

La poésie a raison contre l'histoire, — l'histoire hâtivement faite, du fond d'un cabinet. D'anciens auteurs, qui auraient été fort embarrassés d'apporter quelque précision parce qu'ils parlaient sous le coup d'une impression, n'avaient-ils pas, malgré eux, raison, lorsqu'ils rattachaient l'origine de leur ville, l'Arles préromaine, à

cette époque brillante que connut la Méditerrannée, âge d'or du monde civilisé, au temps des civilisations préhélléniques ? Peut-être faut-il cesser de sourire, — sinon de leurs arguments naïfs, — quand regardant vers l'Orient (le mirage oriental n'a pas cessé de sévir), ils parlaient du visage grec de la côte provençale et de l'hellénisme Arlésien, retrouvaient la colonie maritime des Avatiques à Martigues, ou celle des Anatiliens dans les marais du Rhône, affirmaient qu'Arles avait été fondée par un neveu de Priam, le dernier roi de Troie, ou que la cathédrale Saint-Trophime arbore une livrée byzantine.

C'était reconnaître à la civilisation Arlésienne une aire moins étroitement circonscrite que l'aire romaine ou l'aire qu'on y inscrivit, l'ère romane.

La « fouille » d'une civilisation ne doit point se faire en ligne verticale, pourrait-on dire en parlant un langage imagé, comme le forage d'un puits aux parois nettement limitées. Elle demande que le chercheur s'arrête à chacun des paliers qui indiquent un changement dans la stratification. Les révolutions ont transformé les mœurs des générations par de puissants courants et il est naïf de croire que chaque époque est exclusivement faite de celle qui l'a précédée, — comme de prétendre que l'Arles romane est la fille jalouse de l'Arles romaine et que celle-ci est née par le miracle de Jules César.

De là, la nécessité, pour l'histoire méditerranéenne, d'embrasser des horizons très larges, de comparer et de déterminer les influences qui se révèlent successivement sur le point précis dont on établit la monographie.

Il est curieux de constater que ces horizons semblent s'agrandir à mesure que la fouille devient plus profonde. La liaison continentale trans-méditerranéenne a existé de façon plus harmonieuse et plus efficace à l'époque préhistorique que de nos jours. Le monde semble s'être compartimenté et subdivisé en raison directe du développement des moyens de communication et de liaison.

*
* *

La fortune d'Arles fut dans sa position géographique. Camille Jullian a magistralement démontré que la ville était dans une situation naturelle plus favorable que Marseille « qui tourne le dos à la Provence ». (1). Elle est au carrefour des chemins de la mer vers Lyon et vers la Saône, vers la Loire et l'Armorique, vers l'Italie par la vallée de la Durance, vers le Languedoc, et vers l'Espagne par le Lan-

(1) C. Jullian, *Arles grecque et romaine*, dans le *Journal des Savants*, 1922, p. 100 ; Cf. L.-A. Constans, *Arles antique*, Paris, 1921.

guedoc méditerranéen qui se rattache à la Provence à Saint-Gilles et à Beaucaire.

Mais Arles est tout entière tournée vers la mer, largement, non point par un fleuve torrentueux et difficile, mais par un delta qui embrasse un front de mer entre ses branches extrêmes, un delta semé d'étangs navigables et de canaux depuis le lido des Saintes-Maries-de-la-Mer jusqu'à Trinquetaille. Arles est un port de mer vivant, abrité au fond des terres contre les attaques des pirates, protégé des rapines des indigènes par une ceinture de marais, situé tout exprès à la jonction d'une mer intérieure et d'un fleuve que l'on peut remonter pour aller dans toutes les parties de la Gaule. Les graus du lido des Saintes-Maries filtraient la navigation qui se répandait sur les eaux calmes des étangs du Vaccarès, de la Grand'Mar et des étangs aujourd'hui asséchés qui étaient du Sud vers le Nord, la route la plus sûre et la plus accueillante (1).

Une telle situation donna leur fortune aux ports des lagunes du Languedoc méditerranéen qui communiquaient avec la mer par de semblables graus. Les raisons que l'on reconnaît valables pour le développement et la richesse des villes maritimes du Languedoc, qui reçurent la civilisation hellénique, Ensérune, Montlaurès, Béziers, Ruscino, et pour le cours de l'Orb ou de l'Aude (2), le sont également pour l'embouchure du Rhône et pour les rives de la Camargue, où se fondèrent les comptoirs à demi-légendaires d'Héraclea, de Rhodanousia, de Théliné. Ainsi, Arles, au fond de sa mer intérieure que les alluvions du Rhône devaient peu à peu colmater et transformer en marais infranchissables, comme les golfes de Milet ou d'Ephèse, — sous le coup d'un cataclysme analogue à celui dont d'Annunzio tira le plus puissant de ses drames —, apparaissait alors aux yeux des navigateurs venus des côtes de la mer Egée et des côtes de Phénicie aux innombrables anses, la sœur des ports de Milet et d'Ephèse, de Phocée ou de Marseille, de Syracuse, de Martigues, la sœur aussi de ces ports lointains dont l'antique civilisation est le témoignage des courants de navigation de l'Orient vers l'Occident : les ports de la côte syrienne et ceux d'Afrique, Tunis, Carthage et Utique sur les bords d'étangs

(1) J'ai indiqué l'importance de la navigabilité de la Camargue et le rôle de Ratis, dans mes *Notes et documents d'archéologie Arlésienne I, Antiquités préromaines et gallo-romaines en Camargue* in *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, t. V, 1928.

(2) André Joubin a très heureusement montré l'importance géographique des côtes basses du Languedoc et de ses lagunes : *Quelques aspects archéologiques du Languedoc méditerranéen* dans la *Revue archéologique*, 1920.

aujourd'hui plus ou moins ensablés, et la légendaire Tartessos espagnole, sur l'un des bras du delta du Guadalquivir (1).

La découverte de cette nouvelle « route d'eau » a donc une importance de premier ordre pour éclairer les origines préromaines du port d'Arles. Ne trouve-t-on pas la preuve du rôle maritime joué par Arles avant la conquête romaine dans la commande que Jules César fit à ses mariniers de douze vaisseaux longs pour sa flotte et leur livraison dans le délai d'un mois ?

Les côtes basses qui bordaient cette mer intérieure étaient parsemées d'agglomérations, dont la Camargue du moyen-âge a conservé le souvenir dans les lieux dits de Saint-Ferréol et de Sourlettes, sur la rive occidentale du Vaccarès, ou dans l'appellation du « chemin romieu de la Mer (2)» qui longeait les salines Baussenques. Le déchaussement des berges du Vaccarès par les hautes eaux d'hiver permet de noter l'importance et l'antiquité des vestiges qu'ont recouverts les alluvions et les sansouires. Des fragments de poterie attique du Ve siècle, à figures rouges réservées sur fond noir, des poteries grises à pâte fine, des fragments de bracelets d'ivoire et des silex suffisent à indiquer que le delta du Rhône doit avoir sa place dans l'histoire de la civilisation provençale et dans celle de la Gaule.

Ainsi se vérifie l'hypothèse de Camille Jullian qui ne craignit pas de voir dans la bourgade des Saintes-Maries-de-la-Mer, qui lutte héroïquement contre un encerclement sournois des eaux, l'emplacement d'un des plus anciens ports de la côte gauloise, l'« *oppidum priscum Ra* », que mentionne le périple de Festus Avienus. La rade basse des Saintes-Maries dont la mer a rongé depuis deux mille ans plusieurs kilomètres de profondeur, présentait à l'époque de la fondation de Marseille les mêmes avantages qu'aujourd'hui : une grève de sable fin propice pour mettre à sec les embarcations ; mais elle avait de plus l'avantage d'être complètement « isolée » dans une position intermédiaire, entre la mer et le delta, qui la mettait à l'abri des attaques venant de la terre, comme ces îlots privilégiés des côtes syrienne, africaine ou ibérique, où l'histoire a montré que s'établirent les premiers comptoirs des navigateurs méditerranéens.

Le nom du port des Saintes-Maries survivait dix siècles plus tard

(1) F. Sartiaux : *De la nouvelle à l'ancienne Phocée*, Paris, 1914 ; Armand Bérard : *Les conditions des établissements maritimes sur la côte de Provence dans l'antiquité*, dans les *Annales de Géographie*, 1927 ; Bourguet, *Maritima Avaticorum*, dans l'*Ecole antique de Nîmes*, IXe Session, 1928, p. 146 ; F. Mouret, l'heureux inventeur d'Ensérune, vient de publier une intéressante étude, *Des influences helléniques et tartessiennes sur le Languedoc méditerranéen et le Roussillon aux temps préhistoriques* (Bull. de la Soc. archéol. de Béziers, 1929).

(2) Je dois la connaissance de ce document à mon confrère de Romefort, d'après les Arch. des Bouches-du-Rhône, B. 4, fol. 222 (1300).

sous l'appellation de *Ratis*, — *Ratis* qui eut une telle fortune depuis que les latinistes du moyen-âge crurent y lire le mot latin *radeau* et que les hagiographes, sans s'inquiéter de linguistique, l'enrichirent de la légende du débarquement des Saintes Femmes. Peut-être un jour la linguistique pourra-t-elle venir en aide à l'archéologie. Qu'il me suffise pour l'instant de noter dans ce vieux terme de la région Arlésienne un vestige du « lexique méditerranéen » primitif, dont l'origine n'est pas encore nettement déchiffrée. *Ratis*, dont la forme semble vouloir survivre dans des doublets de la Camargue, les *radeaux* ou *rasièges* (aujourd'hui rièges), côtes basses émergeant des marais, désigne en d'autres points de la voie de navigation méditerranéo-océanique parcourue par les commerçants du monde antique, une infinité de côtes basses propres à hâler les esquifs, où la terre et l'eau n'ont pas un domaine nettement délimité, et dont certaines furent des ports célèbres de l'antiquité : sur le littoral de l'Océan, les dunes de Ré, de Retz ou de Riez (*Ratis*), sur celui de la Méditerrannée africaine, le port de Radès (*Rates* de l'Itinéraire d'Antonin), dont le nom désignait encore, au XIe siècle, selon le géographe arabe El Bekri, le lac et le port même de Tunis.

Simple hypothèse que nous ne sommes pas en mesure de vérifier, ni de lier à celle de la signification de nombreuses villes gauloises, ports fluviaux comme Strasbourg (*Argentorate*), Ratisbonne ou Rouen, dont le nom renferme l'énigmatique ratis (1).

Les documents archéologiques sont heureusement capables de nous fournir des arguments plus solides. Ils prouvent que la région provençale du Bas-Rhône était en liaison constante avec les civilisations de la Méditerranée orientale, comme l'était cette région de l'Ibérie du Sud, royaume de Tartessos, où semble avoir reflué avec d'autant plus de force ce courant qu'elle était à la limite de la Méditerranée. Ainsi est-on amené à affirmer que, dans les étapes successives de la conquête de l'Occident par la civilisation orientale, et dans les réactions de l'Occident sur l'Orient, la côte provençale fut, elle aussi, un point de contact entre l'Orient et l'Occident, après que l'eurent été la côte Asiatique, la côte Sicilienne, la côte Africaine, la côte Ibérique et la Grèce elle-même où se fit le mélange miraculeux de l'Orient avec l'Occident.

Il serait plus juste de dire que l'unité méditerranéenne suscita un contact perpétuel entre les rivages de la mer qui ne cessèrent d'être

(1) Voir sur *Ratis* ma note citée plus haut et le compte-rendu par Camille Jullian, dans *Journal des Savants*, 1929, p. 147, du *Strasbourg Argentorate*, de R. Forrer.

solidaires. Sur cette côte de Provence, Arles, comme Phocée, sur la côte d'Asie, mieux qu'elle, car elle ne fut pas absorbée par l'Orient, Arles resta la porte éternelle de l'Orient en Gaule.

***

La campagne d'Arles appartient à l'Orient et à l'Occident : elle appartient au Midi qui participe des deux influences. Elle appartient à la Méditerranée. Sa campagne à l'infinie variété, dans son étendue marécageuse de sansouires et de rièges perdus entre la mer et les étangs, dans son désert de Crau, qui conduit aux oasis de Salon et de St-Martin, dans ses sommets dénudés du Castelet et des Alpilles, dans ses coulées fertiles de marais et de Durançoles qui doublaient pour les navigateurs le cours du Rhône de Tarascon à la mer, tout cela réunit autour d'Arles les aspects connus du paysage méditerranéen. Et l'homme habitué à cette nature faite de contraste et de variété, retrouvait les bancs de calcaire faciles à travailler de Phénicie et de Lydie, toujours prêts à abriter les troglodytes, les rades basses et abordables où tirer sans danger le navire, les eaux lentes des marais qui portent plus sûrement que les tourbillons d'un fleuve, et les acropoles rocheux, véritables « agadirs » du pays berbère, où l'on peut enfermer ses richesses et ses récoltes derrière un triple mur de pierre et soutenir un siège.

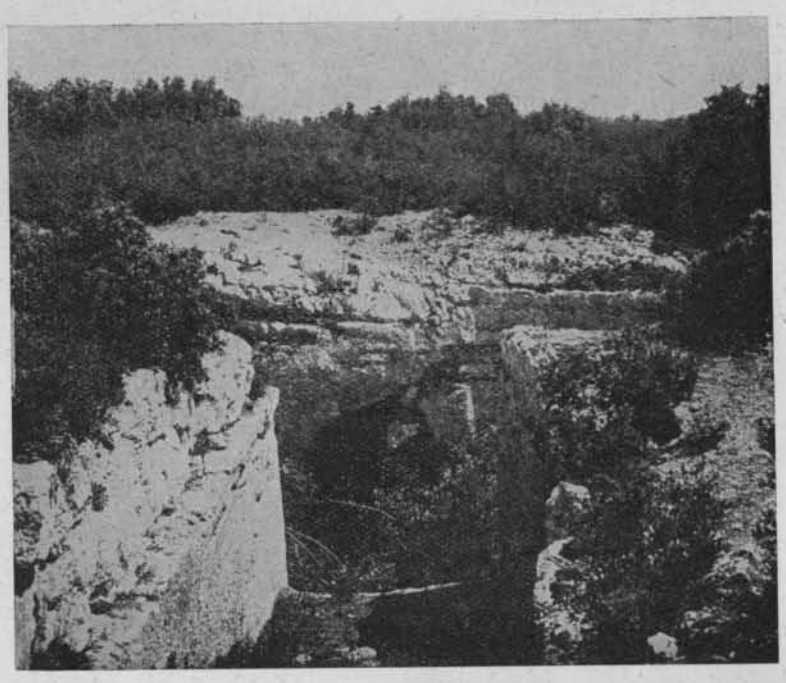
C'est à cette époque brillante de la civilisation méditerranéenne qui correspond à l'âge du bronze, l'âge d'or de la civilisation méditerranéenne, au deuxième millénaire avant notre ère, qu'Arles commença de jouer un rôle, du fait même de sa situation sur la route entre l'Egéide et les pays du Nord, Bretagne armoricaine, Cornouailles et Irlande. La voie de mer méditerranéo-océanique par les colonnes d'Hercule, était la plus importante et la plus anciennement connue vers le pays des îles Cassitérides, le marché de l'étain, et les régions mystérieuses de l'ambre ; c'est ce trafic qui fit la fortune du royaume de Tartessos, riche lui-même en argent, en cuivre et en étain, et du port de Cadix. Les Provençaux n'ignoraient pas cette voie de la mer puisque l'un d'eux, Pythéas de Marseille, au IVe siècle avant notre ère, s'en ira explorer l'Islande et les pays hyperboréens. Mais la voie terrestre n'était pas moins pratiquée ; elle avait l'avantage de la rapidité sur la circumnavigation océanique, obligée de doubler l'Espagne pour arriver à l'embouchure de la Loire. Plus courte était la voie du Rhône et de la Loire ; Poseidonios, qui visita la Gaule au premier siècle avant notre ère, Diodore de Sicile, Thucydide et Strabon assurent que la route terrestre était connue de toute antiquité de la Bretagne à la côte méditerranéenne et que le Rhône pouvait être

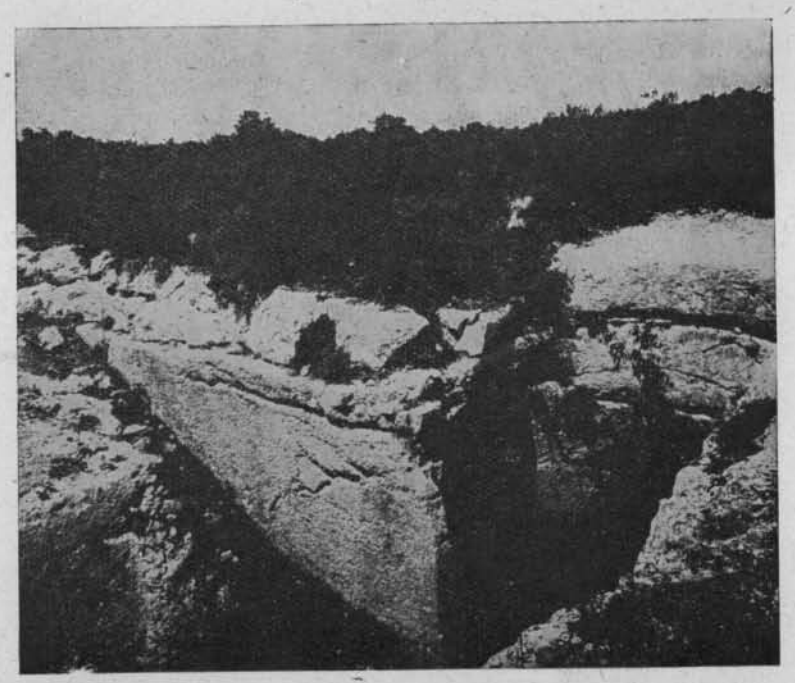
remonté par les bateaux qui pénétraient jusqu'au cœur de la Gaule. Ce fut une des routes de l'étain, la marchandise rare, à la conquête duquel s'affrontèrent pour la première fois les hommes de races diverses ; et la route de l'étain fut aussi celle qui fit pénétrer la civilisation d'Orient chez les marchands de l'Occident. La Méditerranée fut le creuset vivant où s'allia à l'étain de l'Occident, le cuivre de l'Orient.

Arles était tête de route sur cette voie fluviale, relai entre la Méditerranée familière et les régions inconnues de la terre gauloise. Venus des côtes d'Asie mineure, de ces contrées où fleurissait l'art des métaux et où abondait le cuivre, qui s'étendaient du Caucase et du Pont Euxin jusqu'aux îles de la Mer Egée, de ces royaumes d'une antique tradition qui avaient hérité les découvertes de l'Assyrie et de la Chaldée, mi-asiatiques et mi-européens, Rhodes, la Lydie, la Phrygie, la Lycie et la Carie, venus des côtes ioniennes et égéennes enfin, chypriotes et crétoises, les navigateurs de l'Orient laissèrent à des moments différents de l'histoire, des vestiges de leurs civilisations qui avaient pour elles la supériorité de l'art, de la science et de la pensée.

De telles traces sont en effet évidentes dans la région du Bas-Rhône. C'est sur la voie de la pénétration méditerranéenne que se trouvait un des plus anciens monuments de notre âge du bronze, la nécropole du Castelet, entre Arles et les Alpilles. Cinq hypogées, dont quatre sont creusés dans un banc de calcaire molassique et le cinquième construit en tranchée, révèlent une conception architecturale originale dans le Sud de la Gaule (1). L'une des tombes souterraines, la plus grande, la grotte des Fées, qui ne mesure pas moins de quarante-deux mètres de longueur avec son couloir de descente, était taillée dans la roche avec une science stéréotomique qui ne peut la faire mettre en parallèle avec les allées couvertes, élevées à la surface du sol. La grotte des Fées présente, en outre, un plan compliqué qui évoque l'art des tombes à *dromos* de la Mer Egée, de Crète et de Mycènes : à l'intersection du couloir de descente et du corridor cintré qui donne accès à la tombe proprement dite, s'ouvre, à ciel ouvert, perpendiculairement au grand axe, comme la garde d'une épée (d'où le nom d'*épée de Roland* donné à l'hypogée), un vestibule ou narthex long de 9 m 60 et terminé par deux absides parfaitement

(1) J'ai décrit les tombes de *La Nécropole du Castelet*, en donnant le résultat des dernières fouilles, dans les Mémoires de l'*Institut des Fouilles de Provence et des Préalpes*, t. I, 1926 à 1929, Berger-Levrault, 1930.





COULOIR DE DESCENTE ET VESTIBULE A ABSIDE DE LA « GROTTE DES FÉES » (Cordes)

Cl. de l'Auteur.

semi-circulaires. Cette antichambre manque aux quatre autres hypogées ; mais la taille des parois en surplomb se rapprochant au sommet pour supporter le plafond, la parfaite régularité des tracés, le cintre des portes, l'habileté à forer un couloir souterrain, l'art en un mot qui apparaît dans ces constructions dénotent une maîtrise de la science rupestre.

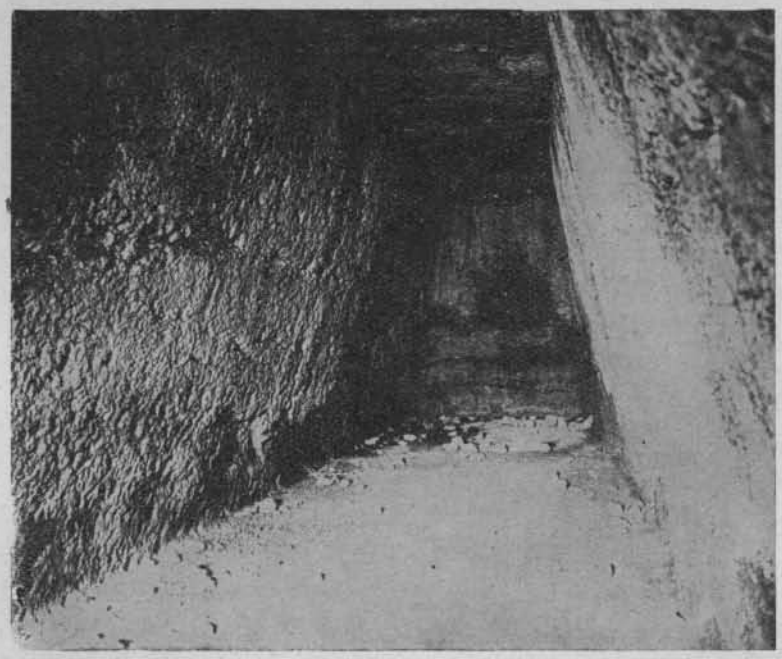
On a comparé le plan de ces hypogées à celui de la Grotte de Saint-Vincent dans l'île de Majorque et de la Grotte d'Antequera au nord de Malaga (cette dernière longue de vingt-quatre mètres) ; il est difficile de savoir si la région Arlésienne fut influencée directement par l'intermédiaire ibérique, et non moins difficile d'émettre, avec M. André Joubin, l'hypothèse que de tels hypogées étaient les tombeaux de navigateurs étrangers établis dans les îles arlésiennes et non point des indigènes du pays.

Peut-être sera-t-on amené à leur chercher une parenté dans ces « hypogées à ciel ouvert dont les plafonds se seraient effondrés », qu'a notés Renan au cours de sa *Mission de Phénicie*, dans ces tombes précédées de couloirs ou de puits de descente qui foisonnent en Syrie, à Minet el-Beida par exemple, dont la nécropole royale domine une crique sablonneuse non loin de Tortose, ou à El-Mishrifé, au nord d'Emèse, et que nous retrouvons jusqu'à Djidjelli dans l'Afrique carthaginoise (1) ?

Les objets trouvés dans les hypogées du Castelet indiquent des influences orientales : plaques ou perle oblongue en or, lamelles d'ivoire, objets de jade et de serpentine, perles de callaïs, poignard de bronze de type Chypriote, pointes de flèche en silex en feuille de saule avec méplats, etc.

Dans une des cavernes sépulcrales des Baux, sur les rochers qui surplombent à l'ouest le vallon de la Fontaine, on a retrouvé récemment (à côté d'un crâne trépané d'indice brachycéphale et d'un fragment de bronze de petite dimension), une amphore en forme de toupie, de 0 m. 51 de hauteur et de 0 m. 48 ½ de diamètre à la partie la plus large de sa panse. Son ouverture très large est marquée par un faible ressaut, et sa panse est ornée d'un bourrelet en cordelière dont la quadruple ondulation était destinée à orner les quatre anses (deux seule-

(1) Voir les fouilles de Mme Denise Le Lasseur à Tyr, du Cte du Mesnil du Buisson à El-Mishrifé, et de M. L. Albanèse à Ras Shamra, en face de Chypre, dans *Syria*, 1922, 1926 et 1929 ; sur ces dernières fouilles voir les articles de Schaeffer et Chenet, *Des Tombeaux royaux et un palais du deuxième millénaire découverts en Syrie* (Minet-el-Beida), dans *l'Illustration*, 12 octobre 1929, et de Schaeffer, *Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras Shamra*, dans *Syria*, t. X, 1929.



INTERIEUR DE L'HYPOGÉE DE LA SOURCE (Castelet)

LES STATUES AUX JAMBES CROISÉES DE ROQUEPERTUSE

Cl. P. Couissin

ment furent posées), comme en portaient les pithoi du second millénaire trouvés à Palaîkastro, à Tylissos et au palais de Cnosse (1).

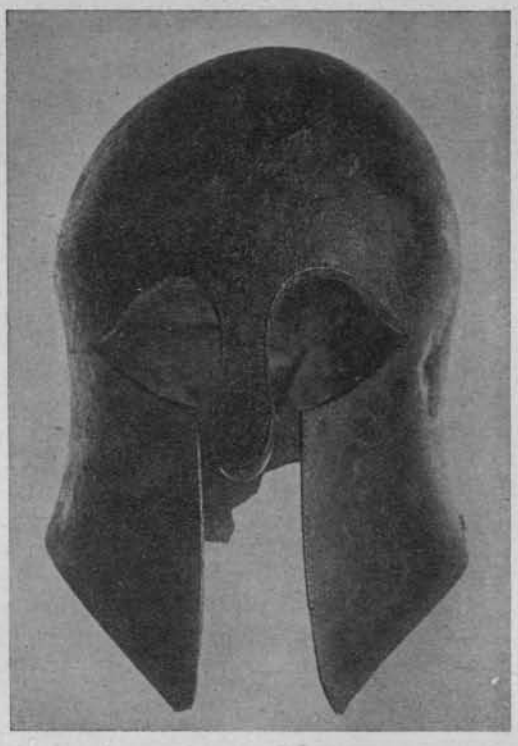
De telles influences ne firent que s'accroître au cours du premier millénaire. Les dernières découvertes de la côte languedocienne lient la civilisation gauloise du Midi à l'histoire même des cités grecques, histoire mouvementée dont il n'est pas impossible de suivre les péripéties sur notre sol. L'oligarchie d'armateurs et de tyrans qui gouverna Corinthe au VIIe siècle et qui porta son pavillon sur les eaux de la Méditerranée occidentale, inonda de bronzes et de céramiques les rivages d'Italie, d'Etrurie et de Gaule. Le vase corinthien du type d'Agylla (Etrurie) trouvé à Béziers, par M. Louis Bonnet, et ces nombreux tessons de vases ioniens et éoliens, si semblables à la poterie de Samos, d'Eolide et de Rhodes, trouvés à Roquepertuse, à l'oppidum de la Tête Nègre aux Pennes, aux Baux et sur les rives du Vieux Port au Carénage, au Fort Saint-Jean et à la Tourrette, certains arybales, décorés de bandes circulaires et de figures de félins, comme celui du Musée des Alpilles à Saint-Rémy, provenant de la Coll. I. Gilles, si semblables aux vases d'importation gréco-orientale d'Etrurie, le casque corinthien des Baux enfin, conservé depuis un siècle dans la collection du marquis de Lagoy, — magnifique exemplaire d'un casque de bronze martelé, orné d'une bordure cloutée, à nasal et à pare-joues fixes sont la preuve que le trafic de Corinthe et de la côte grecque d'Asie, alors, maître du marché italiote, n'ignorait pas la route de Provence.

Intimement liée aux villes d'Ionie, dont l'art orientalisant devait influer sur son style, Corinthe possédait alors l'hégémonie maritime que n'allait pas tarder à lui ravir Athènes.

Peut-être est-il possible d'établir un rapport entre l'origine corinthienne du casque des Baux et l'établissement, vers l'an 600, d'une colonie ionienne venue de Phocée, sur la côte de Provence. Le phocéen Euxène, qui fondait Marseille à cette date aurait donc été devancé par les commerçants corinthiens et ioniens. La création d'une colonie est toujours précédée par celle de comptoirs et préparée par des relations d'affaires.

Quoiqu'il en soit, après la fondation de Marseille, nous sommes amenés à circonscrire l'influence orientale, jusqu'alors multiple et variée, à celle des cités ioniennes, qui deviennent à leur tour les inter-

(1) Courby, *Vases à relief*, p. 24 ; Hazzidakis, *Etude de préhistoire crétoise. Tylissos à l'époque minoenne*. Paris, 1921, pl. III, n° a ; Evans, *The unpublished objects from the Palaikastro excavations*, Londres, 1923, etc. On trouvera une photographie de cette amphore dans mes *Notes et documents d'archéologie Arlésienne*, § III, loc. cit., t. v. 1928.



Casque corinthien des Baux (de face et de profil)
Cl. Marquis de Lagoy

médiaires entre l'Orient et l'Occident et qui ont pour rôle de faire pénétrer jusqu'aux dernières limites du bassin méditerranéen, la civilisation dont elles deviennent les propagatrices. On connait le mot d'Elisée Reclus sur cette côte d'Ionie, qui jouissait, selon Hérodote, du ciel le plus pur et du plus beau climat qui fût, — cette côte d'Ionie « survivance de l'Asie enchassée dans un littoral d'Europe ».

Parmi ces cités bénies des dieux, groupées en une confédération de douze villes sur les rives des profonds golfes de Smyrne, d'Ephèse et de Milet, et dans les îles de Chio et de Samos, Phocée bâtie sur un promontoire rocheux au fond d'un vaste golfe à demi-fermé, dominée par un amphithéâtre de collines dénudées, la dernière-née des colonies ioniennes, aux confins de l'Ionie et de l'Eolide, avait pris la tête de la confédération ; l'esprit d'aventure des Phocéens les mit au premier rang des navigateurs de leur époque. Hérodote nous dit qu'ils furent les premiers à se servir de navires longs, de galères à 50 rameurs qui étaient capables, dédaignant le cabotage, d'affronter les mers lointaines à la découverte de pays inconnus. C'est eux, ajoute Hérodote, qui ont découvert Adria, la Tyrrhénie, l'Ibérie et Tartessos. Si Adria désigne la côte nord-est d'Italie, la mer Adriatique, la Tyrrhénie semble devoir être étendue vers l'ouest sur une partie de la Méditerranée occidentale sensiblement plus grande que la mer Tyrrhénienne d'aujourd'hui. C'est le nom qu'appliquent encore à la Méditerranée jusqu'à la côte espagnole, Alphonse le Sage, dans sa Description de l'Espagne, et des portulans du Moyen-Age.

Leur domination fut de courte durée ; fondateurs de Marseille vers 600, ils devaient bientôt abandonner leur maîtrise éphémère d'Ibérie et de Provence, et bientôt de Corse, vers 540.

Mais, si la thalassocratie phocéenne dura peu de temps, quelque soixante-dix ans, l'influence ionienne ne cessa pas de se faire sentir. Nous la retrouvons avec son art oriental et ses religions asiatiques. Un texte admirable que Camille Jullian a sorti de l'oubli et que les dernières découvertes de M. F. Mouret en Languedoc et toutes les trouvailles de Provence permettent d'illustrer, un passage de Trogue-Pompée, cet historien, fils du secrétaire de Jules César, dont les ancêtres étaient issus des Voconces de Vaison, nous apporte le plus explicite des témoignages sur l'héllénisation du littoral : « Les Phocéens, écrit-il dans son *Histoire Universelle,* adoucirent la barbarie des Gaulois et leur enseignèrent une vie plus douce. Ils leur apprirent à cultiver la terre et à entourer les cités de remparts, à vivre sous l'empire des lois plutôt que sous celui des armes, à tailler la vigne et à planter l'olivier. Tels furent alors les progrès des hommes et des

choses qu'il semblait, non que la Grèce eut passé dans la Gaule, mais que « *la Gaule elle-même se fut transportée dans la Grèce* ». (1)

Peut-être pourra-t-on quelque jour déchiffrer l'âge et l'origine des enceintes qui dominent les *bau* de Provence, majestueux comme des acropoles, avec leurs pierres colossales finement jointoyées, parfois leur appareil à crochet, leurs tours de flanquement et leurs fossés de défense qui font songer aux cités étrusques ou aux citadelles de Tyrinthe et de Mycènes.

De nombreuses découvertes de monnaies, dans la région rhodanienne à Saint-Rémy, à Cavaillon et en particulier le trésor d'Auriol, riche de plus de 2.000 pièces d'argent, témoignent, au VIe siècle, du trafic intense de la basse Provence avec la côte asianique et les Iles grecques : monnaies de Phocée, de Mytilène dans l'île de Lesbos, d'Egine, de Clazomène. Les commerçants apportaient avec eux leur culte : c'est à une influence ionienne et plus précisément phocéenne, qu'il faut rattacher les chapelles ou stèles votives de Cybèle trouvées en 1863 à Marseille et conservées au Musée Borély. Félix Sartiaux signale les mêmes à Cymé, près de Phocée et le Musée du Louvre en possède provenant de Clazomène et de Carthage (nécropole Sainte-Monique).

C'est une semblable influence que Salomon Reinach découvrait, dès 1912, dans les personnages accroupis du sanctuaire de Roquepertuse, à Velaux, qui n'avait pas encore été fouillé à cette date ; l'exhumation méthodique du sanctuaire faite par M. de Gérin-Ricard, de 1919 à 1924, a confirmé l'hypothèse de Reinach : les céramiques permettent en effet de le dater du VIe ou Ve siècle et d'affirmer le style ionien.

Ce sont d'étranges statues que les Bouddhas « aux jambes croisées » de Roquepertuse, dont des fragments analogues, trouvés à Rognac, montrent l'aire d'expansion locale, toute méditerranéenne. Dans une pose hiératique, moulés en des vêtements étroitement gainés, la poitrine et le dos recouverts d'une sorte de chasuble à deux pans décorée de dessins géométriques en forme de croix grecque et de *swastika*, les jambes repliées sur un piédestal à acrotères, ils sont

(1) C. Julian, *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 195 ; F. Sartiaux, *L'Asie Mineure grecque*, Paris, 1919 ; — *De la nouvelle à l'ancienne Phocée*, 1914 — *Les civilisations anciennes de l'Asie Mineure*, 1928 ; M. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. I p. 168 ; M. Clerc, *Massalia*, t. I, p. 61 à 80 ; Fougères, Contenau, Jouguet et Lesquer, *Les premières civilisations*, 1929 E. Cavaignac, *Le Monde méditerranéen jusqu'au IVe siècle avant J.-C.*, 1929 ; F. Mouret, *Des influences Helléniques et Tartessiennes sur le Languedoc méditerranéen et le Roussillon aux temps préhistoriques* (*Bull. de la Soc. arch. de Béziers*, 1929) ; de Manteyer, *L'expansion de Marseille dans le monde antique* (*Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes*, 1929), etc...

les dieux-prêtres d'une religion asiatique importée sur la terre provençale. Leurs swastika gravés suffiraient à signaler leur origine orientale. Jamais l'Orient et même l'Extrême-Orient ne fut aussi près de la religion celtique. On hésite à les comparer à ces idoles de la voie sacrée des Branchides à Milet, exposés au British Museum, ou aux Bouddhas des Indes. Salomon Reinach a cru pouvoir démontrer que les dieux gaulois et les dieux hindous dérivaient d'un même type ionien qui aurait essaimé au VIe siècle vers l'Est et vers l'Ouest, après avoir fait la synthèse des divinités de l'Asie (1).

Il n'est rien de tel que la comparaison, en des points différents du bassin méditerranéen, pour définir avec plus de précision des influences dont on cherche les causes. Sur la côte de l'Ibérie du Sud, dans le royaume de Tartessos, et les provinces limitrophes de Cordoue et de Grenade, la même civilisation gréco-asiatique et ionienne a produit des œuvres de sculpture qui éclairent admirablement le caractère de cet art. La « dame d'Elche », précieusement exposée au Musée du Louvre, et qui semble remonter au Ve ou au VIe siècle, donne la réplique aux prêtres de Roquepertuse (2). Par sa facture et sa pose hiératique, le cou orné de lourds colliers et la tête richement parée, elle est bien une divinité indigène traitée par des artistes grecs. Et cette intime collaboration de l'Orient et de l'Occident nous paraît fournir la meilleure preuve de la pénétration des côtes indigènes par l'art et le commerce des peuples plus civilisés, les peuples de l'Ionie, dont les artistes ne refusaient pas de modeler les divinités barbares ; mieux, elle explique par un symbole le mythe des amours d'Ulysse et de Calypso, la nymphe berbère, reine d'un royaume perdu de la côte marocaine, et celles du phocéen Euxène qui épousa la fille du roi des Ségobriges, la belle Gyptis de Marseille.

Et cette constatation nous amène à donner tout leur sens à des découvertes de poteries grecques sur la côte languedocienne et provençale : — le tesson de poterie, cette matière friable sortie de la terre est cependant le seul document qui ne périsse pas tout à fait.

Une coupe attique, de la seconde moitié du Ve siècle, trouvée en

(1) S. Reinach, *Catalogue illustré du Musée de Saint-Germain*, t. I, p. 112, et *Clelia et Epona*, dans *Cultes, mythes et religions*, t. IV, 1912, p. 63 : de Gérin-Ricard, *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse*, dans *Centenaire de la Soc. de Statistique de Marseille*, Marseille 1927, pl. V, et *Provincia*, 1928.

(2) P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, 1903 ; C. Jullian, *Les thalassocraties phocéennes*, dans *Bulletin hispanique*, t. v. ; Bosch Gimpera : *La arqueologia preromana hispanica*, dans *Hispania* du Dr Schulten. Barcelone, 1920 ; voir cependant de Gérin-Ricard, op. cit. p. 49.

ARYBALE décoré de figures de félins
(Musée des Alpilles, à Saint-Rémy, Collection
Is. Gilles, VIIe s.)

Cl. P. de Brun)

COUPE ATTIQUE A FIGURE RÉSERVÉE
(Coll. abbé Mazel, à Gageron, en Camargue, Ve s.)

Cl. de l'auteur

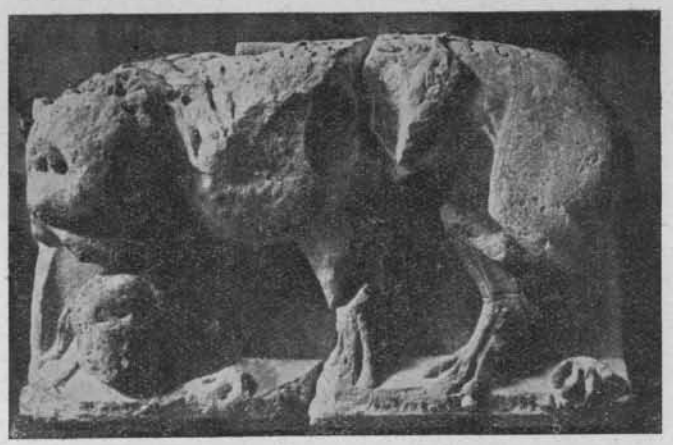
Camargue, par M. l'abbé Mazel, curé de Gageron, près du mas de Cabassole, sur la grève du Vaccarès, entourée de nombreux fragments à vernis noir, et en particulier de fines anses recouvertes de vernis sur une moitié de leur largeur, selon un usage habituel en Attique, nous amènent à penser que les commerçants d'Athènes avaient à leur tour connu la voie de la Camargue et du Rhône, à la suite de ceux de Corinthe et d'Ionie. Et ces découvertes de poteries décorées sont pour nous un enseignement : à Ensérune, à Montlaurès, à Béziers, comme en Camargue et à Arles, les barbares ne refusaient pas de boire dans la riche vaisselle de la Grèce. L'éphèbe sacrifiant debout, drapé dans son manteau carré devant un autel orné de denticules, trouvé sur la plage du mas de Cabassole, au nord du Vaccarès, comme les cratères élégants du style de Thériclès au Musée de Vendres, sont la preuve que les Ibéro-Ligures avaient su, dans leur vie quotidienne, apprécier le luxe de la civilisation étrangère. C'est à Ensérune qu'est apparue au jour une des plus belles coupes que le grand céramiste Meidias ait peintes à Athènes au IVe siècle, une coupe qu'Edmond Pottier et Salomon Reinach ont appelée « le plus beau chef-d'œuvre de l'art grec en France » (1).

La comparaison ibérique nous permet de faire un autre rapprochement qui ne porte plus seulement sur la technique artistique, mais sur l'objet même de cet art. Le Sud de l'Espagne a fourni de très nombreuses sculptures représentant des animaux sacrés, monstres chimériques à tête humaine, comme la « biche » de Balazote, monstres doués d'ailes comme les sphynx de Salobral et d'Agost, et surtout des lions accroupis à la gueule menaçante : lion de Baena, dans la province de Cordoue, lion de Bocairente au Musée de Valence, lion de Mérida, dans l'Estramadure. L'art de ces monstres a pu être très nettement soumis à un travail de comparaison et d'influences ; et Heuzey, dans son étude sur la biche de Balazote, qui est à vrai dire un Minotaure comme la Tarasque de Mondragon, a montré magistralement tout ce que cet animal avait reçu des influences chaldéennes et asiatiques par l'intermédiaire de la côte asianique et de la Crète (2).

Cette zoolâtrie qui a pour objet des animaux chimériques,

(1) F. Mouret, *Notice sur Ensérune* (Rapport présenté au Congrès de Montpellier, de l'Ass. pour l'avancement des sciences, 1922) ; F. Benoit, loc. cit. § I, avec photo de la coupe de la Camargue de face et de profil ; M. Clerc, *Massalia*, t. I.

(2) L. Heuzey, *Statues espagnoles de style gréco-phénicien. Les origines orientales de l'art.* Paris, 1891 ; Heuzey et de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, 1887 : P. Paris, op. cit., et *Antiquités préromaines de Mérida*, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Comptes Rendus, 1914 ; Albertini, *Lion Ibérique de Baena*, ibid, 1912, p. 162 ; Ballesteros, *Historia de Espana*. Barcelona, 1918, t. I ; Bosch Gimpera, loc. cit. p. 196.



Le Lion de Mornas (*Musée Calvet, Avignon*)
(époque gallo-romaine.)

Cl. de l'auteur

Le Minotaure de Balazote (Albacète) (*Musée arch. de Madrid*)

Cl. Fr. Alvarez-Ossorio

inconnus de la côte méridionale de l'Europe, ne peut être expliquée par un phénomène autochtone de totémisme. Elle apparaît un vestige de religions préhélleniques importées d'Asie par les commerçants ioniens.

La Provence connaît, elle aussi, de curieux monstres chimériques dont on a un peu négligé de montrer l'importance et l'extraordinaire survivance. Une trop rigoureuse distinction des domaines tendait, en effet, à les faire rejeter tour à tour par les médiévistes dans l'antiquité romaine et par les romanistes dans l'art « barbare » du moyen-âge. C'est d'un art « barbare » qu'ils relèvent, mais d'un art barbare extra et pré-romain, qui ne peut être réduit ni à l'esthétique latine ni à l'esthétique médiévale. Ainsi s'ouvre à nos recherches une période nouvelle qui doit entrer en ligne de compte dans l'étude des origines de la civilisation provençale.

Si le prototype de la Tarasque de Tarascon a disparu, nous verrons qu'il est facile de le reconstituer par les monstres des Musées d'Arles et d'Avignon, qui proviennent de la région du Bas-Rhône.

Le plus étrange de ces monstres est sans contredit la Tarasque de Noves découverte en 1849, au pied du Puech de Noves, en Provence, non loin du confluent du Rhône et de la Durance, dans un site où étaient rassemblés des fragments de « poteries celtiques ». Taillé dans un bloc de pierre tendre de Saint-Rémy, haut de 1 m 18 et large de 0 m 70, le monstre est assis sur une plinthe, les deux pattes antérieures posées sur des têtes d'ennemis, coupées et scalpées, dont nous dirons un mot tout à l'heure. De sa gueule largement fendue et ouverte, il dévore un personnage dont l'un des bras (l'autre est brisé), sort maladroitement de ses lèvres et présente en relief un torque gaulois.

La facture du monstre est caractéristique : les côtes et le dessin des muscles sont figurés en creux, selon un procédé que l'on retrouve dans certains monstres ibériques, le lion de Bocairente par exemple, et dans les monstres chaldéens et crétois.

Ce monstre, comme la Tarasque que l'on promène processionnellement à Tarascon, est caractéristique du symbolisme asiatique et babylonien (1). C'est le *drac* des légendes celtiques. On croirait en lire la description dans celle des dragons sacrés de Babylone ; car la

(1) L. Heuzey, *Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés*, dans *Monuments Piot*, t. VI ; *Autre taureau androcéphale*, ibid VII ; *Les deux dragons sacrés de Babylone et leur prototype chaldéen*, dans *Revue d'Assyriologie*, t. VI, n° 3, 1906 ; Pernier et Karo, *Antiquités crétoises*, Candie, 1912 ; Contenau, *Les Antiquités orientales*, 1928, pl. 32, 33 et 36.

La Tarasque de Noves (*Musée Calvet, Avignon*) *Cl. de l'Auteur.*

Fragment de tête d'homme,
de l'Oppidum de Saint-Pierre-de-Vence, à Eyguières
(*Collection Sylvain Gagnière.*)

Tarasque de Noves, si elle a un corps de lion, a une tête de dragon : cette tête écrasée et plate, à la bouche fendue, aux narines larges, n'est pas une invention de l'artiste ou une tête de fantaisie qui aurait été donnée à un lion. Il semble bien que ce soit celle que l'on retrouve sur le corps du monstre indéterminé de Baena, dans la province de Cordoue. La pose d'une tête de dragon sur un corps de lion est voulue, de même qu'obéit à la copie d'un ancien modèle, le dessin de la Tarasque de Tarascon, que décrivait déjà l'auteur de la Vie de sainte Marthe, quadrupède ailé à tête et à cou de dragon, à pattes d'oiseau rapace orné d'une coiffure à deux cornes et d'une aigrette d'où s'échappe, pour comble d'invraisemblance, une longue torsade de cheveux enroulée à son extrémité.

Le souvenir de ce dragon hante les bords du Rhône ; on en trouve la trace dans les origines chrétiennes de Tarascon comme dans celles de Villeneuve-lez-Avignon et il n'est pas inconnu du folk-lore arlésien. César de Nostre-Dame, après Gervais de Tilbury, auteur des *Otia Imperialia,* et avant le comte de Candolle qui, comme eux, sut jouer de la galéjade, et peupla de dracs les bords arlésiens du Rhône, en tire le nom du château de Mondragon, dont l'écu représentait « un dragon d'or monstrueux, lequel ayant face d'homme, tient de la griffe droite sa longue barbe, qui sort et se termine en tête de serpenteau, avec la queue de même, sur fond de gueule ». N'est-ce point là un dragon babylonien à tête humaine, dont la Tarasque de Tarascon et la « biche » de Balazote nous auraient conservé l'image ? (1).

N'est-ce point également à une survivance de cette zoolâtrie, tout droit venue d'Asie, d'Asie-Antérieure chaldéenne, avant d'avoir passé par l'Asie Mineure, et par la Grèce, que l'on doit les armoiries léonines de la ville d'Arles et la figuration du lion sur les monnaies de Marseille et de certaines villes gauloises du Rhône, à l'imitation d'Elée, elle-même colonie phocéenne, qui paraît en avoir fourni le prototype. Le lion comme le sera le taureau, autre animal sacré des religions orientales, incarne les forces vitales et nourricières de la terre. Il est l'animal symbolique d'Artémis dont un sanctuaire s'élevait à Ephèse et à qui les Phocéens en dresseront à Marseille et sur le rivage de la Camargue, peut-être aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il s'identifie enfin avec le culte de Mithra, et l'auréole majes-

(1) Ad. Reinach, dans un article cité plus bas, entrainé par une hypothèse sur la divinité ourse de Berne qu'il croyait retrouver dans la *Victoria Andarta,* des Voconces (Die), a commis un lapsus en situant Noves de Provence dans le pays des Voconces, lapsus qui lui a fait qualifier d'ours la *Tarasque* de Noves (Bouches-du-Rhône).

tueuse qui environne comme d'une couronne de flammes les têtes des lions des Baux, n'est pas pour contredire à l'hypothèse d'une divinité solaire léonine, qui aurait été, comme la divinité Syrienne, Atargatis et la déesse léontocéphale des Baléares et de Siagu, sur la rive orientale de Tunisie, le génie féminin et agraire de la terre d'Arles (1).

Ce génie protecteur connut un culte d'une singulière durée puisque, toute idée de zoolâtrie étant depuis longtemps perdue, la ville faisait nourrir dans une cage un lion, qu'elle remplaça à grands frais jusqu'au XVème siècle, — comme la cité de Rome nourrit encore un aigle et une louve. Ce lion n'a pas cessé de figurer, devenu, comme les dieux qui vieillissent, calme et bonasse, sur l'écu de la cité d'Arles. Ainsi l'ourse Artio, totem du canton de Berne, nous est connue par un groupe en bronze d'époque romaine au musée de cette ville ; la divinité anthropomorphisée, est représentée assise auprès de l'ourse qui est devenue son attribut symbolique.

Or, le lion, si l'on en juge par les fragments de sculpture d'époque préromaine de la région Arlésienne, fut en grand honneur parmi les populations qui bordent le golfe du même nom. Animal tout aussi exotique que le dragon, encore que moins chimérique, il témoigne, en tant que modèle artistique, d'une influence asiatique indéniable. Salomon Reinach, a établi jusqu'au moyen âge la filiation des « carnassiers androphages », qui sont si fréquemment reproduits à l'époque intermédiaire de la sculpture romaine. Il en chercherait volontiers la source dans l'art religieux d'Asie Mineure et spécialement de la Phrygie et de la Lydie, où le lion, animal sacré et royal, était *un totem*. Il émet, à ce sujet, une curieuse hypothèse (qui permettrait de superposer à l'aire d'expansion du mythe d'Hercule celle du culte du lion), hypothèse selon laquelle l'Héraklès lydien que l'on représentait vêtu d'une peau de lion, ne serait autre que le dieu symbolisant le lion *totem* de Lydie : d'où le surnom du descendant du dieu, Candaule, le lion « étrangleur de chiens » (2).

On connait les rapports politiques et l'influence religieuse du royaume de Lydie, au VIe siècle, sur les cités grecques d'Ionie et les îles de la mer Egée. Les sanctuaires gréco-asiatiques de la côte renfermaient tous des monstres léonins, à la gueule ouverte prête à

(1) A. Merlin, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*. Paris, 1910. (Gouvernement tunisien), p. 47 et pl. III ; la même divinité léontocéphale a été retrouvée à l'ouest du bassin méditerranéen, dans la nécropole d'Iviça, aux Baléares (A. Vives y Escudero, *Estudio de arqueologia cartaginea. La necropoli de Ibiza*, Madrid, 1927, p. LXXIX (époque néo-punique). A. Meillet, *Le dieu indo-iranien Mitra*, dans *Journal Asiatique*, 1907.

(2) S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. I. *Les carnassiers androphages* p. 286 à 293. *Candaule et Camblès*, dans *Revue des Etudes anciennes*, 1904, p. 1 à 6.

dévorer une proie, dans la pose des lions androphages, et en général fixés dans une attitude hiératique qui est celle, à des époques différentes, des lions de Susiane, de Phénicie, de Sidon, de Byblos et de la nécropole de Milet, et plus particulièrement de Délos et de Phocée, et des lions d'époque romaine de Messâd, au djebel Druze, en Syrie (1). L'animal est assis sur ses pattes postérieures reposant sur une plinthe, et ses pattes antérieures, droites, tiennent parfois une tête de guerrier qu'il va dévorer.

C'est précisément la pose des deux lions des Baux (2) que se partagent les musées d'Avignon et d'Arles. Le lion du Musée d'Avignon, trouvé par Isidore Gilles, découvreur génial et naïf, au col de la Vayéde des Baux, au pied de *l'oppidum* des Bringasses, n'a plus d'arrière-train ni de pattes antérieures ; mais un magnifique morceau de sculpture, de 1 m. 20 de longueur, nous offre encore sa tête majestueuse, auréolée d'une crinière, et son dos. Le lion trouvé auprès de la fontaine de l'Arcoule et reconstitué, en 1929, au Musée Lapidaire d'Arles (1 m. 50 de hauteur avec sa base), est assis sur ses pattes de derrière qui reposent sur une plinthe ; les pattes antérieures sont naturellement brisées, mais leur départ indique une position analogue à celle des lions de Délos, de Phocée et de Messâd.

La facture de ces monstres offre quelques particularités de technique qui sont des arguments de valeur en faveur de leur communauté d'origine : mêmes plinthes des monstres ibériques et provençaux ; même manière de traiter les côtes par des raies en creux, et de souligner les muscles par des rainures que l'on retrouve aux membres de la Tarasque de Noves, du lion de Bocairente, ou du lion de Mornas, dans le style des monstres de Chaldée.

Mais ce qui les apparente avec plus de force encore est le dessin archaïque des mèches de la crinière; celle-ci est divisée en mèches triangulaires recoupées d'un nombre égal de rainures, semblables à des imbrications symétriques et décoratives. L. Heuzey a analysé le mode chaldéen de ce procédé, qu'il retrouve dans la chevelure d'une tête de Cerro de Los Santos en Espagne (3) ; c'est la facture des peaux de lion dont sont revêtus les tributaires conduisant des chevaux, qui

(1) Lions du Musée du Louvre et F. Sartiaux, *De la nouvelle à l'ancienne Phocée*, 1914, p. 32 et fig. 7 ; M. Dunand, loc. cit. ; Ecole Française d'Athènes, *Délos*, fasc. VIII, 2.

(2) I. Gilles, *Le Pays d'Arles*, p. 220, 305, 401 ; F. Benoit *Les Baux*, Paris, 1928, p. 31. D'autres fragments de lion ont été trouvés près d'Eyguières, à Saint-Pierre-de-Vence, dans les Alpilles et à Saint-Rémy ; à Servannes sont conservés deux lions de facture analogue.

(3) L. Heuzey, *Statues espagnoles de style gréco-phénicien*, dans *Les origines orientales de l'art*. p. 292 ; Heuzey et de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, pl. I ter, 36, pl. 43 bis.

Le Lion de l'Arcoule, aux Baux (*Musée lapidaire, Arles*)
Avant et après reconstitution

Cl. de l'auteur

figurent dans un bas-relief du palais de Sargon, au Musée du Louvre (VIIIe siècle), et celle de la crinière des lions de Didymes ou de Milet (1).

Il est possible de retrouver la volonté d'un pareil procédé dans cette pelisse à mèches triangulaires dont est recouvert le dos de la Tarasque de Noves, — véritable dépouille de lion posée sur le dragon, selon ce mode conventionnel qui a été adopté pour recouvrir le dos des lions des Baux et celui du lion de Mornas, dont la crinière réduite à une bande dorsale ressemble à la crinière d'un monstre chaldéen ou chinois.

Or, une découverte récente de M. S. Gagnière à l'oppidum d'Eyguières, qui avait déjà fourni un avant-corps de lion, présente une tête d'homme en tuf calcaire, dont la forme du crâne et la facture archaïque des cheveux révèlent une étroite parenté avec les têtes de Cerro de los Santos.

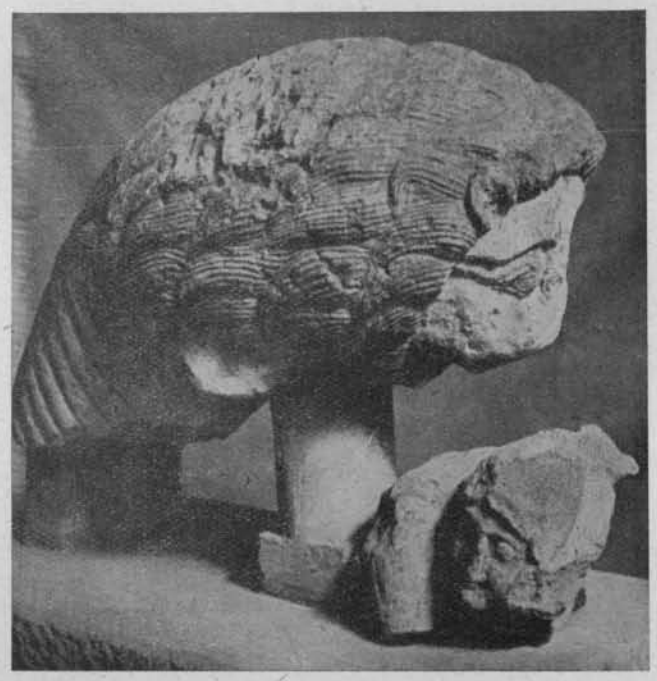
Certains de ces monstres sont androphages. Le lion de Mornas, exécuté en bas-relief, peut-être seulement à l'époque romaine, dévore une tête ; à côté du lion des Bringasses a été trouvée une tête casquée, (dont le casque soulève un problème que nous étudierons plus loin), et la Tarasque de Noves avale un personnage englouti dans sa gueule jusqu'au bras, comme dans la légende du roi lydien Camblès, l'ogre royal.

Mais il est d'intéressants morceaux de sculpture sur quoi les recherches des Celtisants apportent une lumière toute nouvelle : les têtes coupées si nombreuses en Provence, têtes coupées sur lesquelles appuie ses griffes la Tarasque de Noves, trophées d'Entremont et de Roquepertuse. Les représentations figurées dans les pays celtiques, nous font supposer que ce rite est lié à toute la mythologie de la Gaule et de l'Irlande et repose sur des croyances religieuses d'après lesquelles il était agréable à certains dieux de recevoir en offrande les têtes des ennemis (2).

Les têtes de la Tarasque de Noves sont hautes de 0 m 30 ; elles sont agrémentées d'une longue barbe tressée dont l'abondance est bien faite pour que l'on remarque, sans doute possible, la calvitie du crâne.

(1) Pontremoli et Haussoullier, *Didymes*, Paris, 1903, p. 194, pl. XIX ; *Archaologischer Anzeiger*, t. XVI, 1901, p. 197, fig. 6.

(2) De Gérin-Ricard, *Le Sanctuaire préromain de Roquepertuse*, loc. cit., pl. ((et p. 20 ; Jacobsthal, *Les têtes de Roquepertuse* dans *Documents* 1930, n° 2 ; S. Reinach, *Catalogue du Musée des Antiquités Nationales au Musée de St-Germain-en-Laye*, t. II, p. 257 ; Ad. Reinach, *Le pilier d'Antremont* dans *Revue Archéologique*, 1912, t. XX, p. 216 ; *Les têtes coupées et les trophées en Gaule*, dans *Revue celtique*, 1913 ; R. Lantier, *El santuario iberico de Castellar de Santisteban*, Madrid, 1917, p. 101 et pl. XXXII.



Le groupe gréco-asiatique du lion et du guerrier casqué, provenant des Baux (*Musée Calvet, Avignon*)
Cl. de l'auteur

C'était, nous le savons par Poseidonios, un usage des Saliens de couper la tête de leurs ennemis et de les clouer en guise de trophées aux portes de leur maison. Souvent ces têtes étaient scalpées : des scalpes sont très nettement visibles dans l'un des bas-reliefs de l'arc d'Orange et une chevelure gauloise portée sur un pic orne un des angles du sarcophage romain de la vigne Amendola, représentant une bataille de Grecs d'Asie et de Gaulois. Les têtes coupées, si fréquemment représentées en Gaule, sont scalpées ainsi que l'a démontré Ad. Reinach : par exemple certaines têtes du pilier d'Entremont ; l'on pourrait encore citer celles de la frise de Nages, de Die, de Bagnères-de-Bigorre et de Saint-Michel-de-Valbonne près d'Hyères, celles d'Orgon, de Castellar de Santisteban en Espagne, de Roquepertuse ou du pilier de Saint-Goar en Prusse rhénane.

Toutes ces têtes coupées ont entre elles un air de ressemblance : nez proéminent taillé à grands coups de ciseaux, yeux largement ouverts en amande et bordés d'un bourrelet en relief. Les têtes de Roquepertuse et celles de la Tarasque de Noves sont sœurs ; de tels rapprochements permettraient de vieillir quelque peu cette statue et de la faire remonter aux environs du ve siècle avant notre ère.

Nous n'avons pas les mêmes éléments pour dater les lions des Baux. Leur technique est d'ailleurs plus savante et ils semblent être l'œuvre d'un véritable artiste, plutôt qu'avoir subi une influence. C'est dans la tête du guerrier que dévore le lion des Bringasses qu'apparaît pleinement cet art. La tête semble appartenir à un corps de guerrier tout entier, dont il reste seulement l'avant-bras droit ; il ne s'agit donc point ici d'une tête coupée, mais d'un homme terrassé par le monstre. Haute de 0 m. 23, la tête est ovale, porte des yeux très réguliers en amande, finement ourlés d'un mince bourrelet, un nez qui prolonge le front. Le visage dont le modelé n'est pas sans harmonie, est vraiment une œuvre de sculpture grecque, d'un art gréco-asiatique, que l'on pourrait rapprocher du style de Pergame, une des plus anciennes œuvres d'art de Provence, avec l'Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon, d'une apparence si orientale. La main de l'artiste ne s'est pas bornée à découper grossièrement un nez comme aux têtes de Noves. Il a composé le visage et l'a coiffé d'un casque hémisphérique sur lequel il convient de s'arrêter un instant, parce qu'il pose un nouveau problème. Ce casque est, en effet, l'un des très rares exemplaires du casque à cimier transversal. C'est même, si l'on date ce lion de l'époque de la Tène, — et il semble bien qu'on ne puisse le rajeunir à l'époque romaine —, le plus ancien document de sculpture qui nous montre un casque indubitablement à *crista transversa,* c'est-à-dire

à cimier surmontant la calotte d'une oreille à l'autre et faisant partie intégrante du casque (1).

Ce casque, copié en Provence par un artiste inconnu, apporterait ainsi un argument de valeur en faveur de l'hypothèse émise par Salomon Reinach sur le prototype archaïque, grec et étrusque, de ce casque qui sera sous l'Empire adopté par les centurions romains.

*
* *

Ainsi la Provence rhodanienne révèle-t-elle la continuité d'un courant d'influences, d'importation et de pénétration civilisatrices, émanant de la Méditerranée Orientale, Asie Mineure et Grande Grèce, courant qu'il eût été bien extraordinaire de n'y point rencontrer, alors que nous le retrouvons, sur la côte africaine jusqu'à Tanger et jusqu'à Lixus, et en Espagne, dans la région du Guadalquivir.

Cet orientalisme hellénique ne disparut jamais de la côte provençale. Elle avait été, dans la course de l'Orient vers l'Occident, la terre de rencontre et de fusion entre les éléments gréco-asiatiques et les éléments de réaction occidentale. L'Occident n'est qu'un Orient qui s'est adapté. Cette influence de plus en plus européenne allait préparer la conquête de la Provence rhodanienne par l'Occident latin et français.

Cependant le masque romain ne fit jamais que recouvrir de vigoureuses survivances hellénistiques. La langue couramment parlée à Arles sous l'Empire était le grec et de nombreuses inscriptions prouvent que la ville connut toujours le bilinguisme. Un de ses enfants, le rhéteur Favorinus, y reçut une éducation grecque, au IIe siècle de notre ère ; et c'est dans la langue grecque que composa ses ouvrages ce philosophe à qui Athènes et Corinthe élevèrent des statues et que les Ephésiens soutinrent dans sa polémique contre un rival. Si Arles fournissait un hellénisant à Rome et à la Grèce, l'Asie Mineure envoyait aux écoles de rhétorique de Béziers deux de ses fils, Artémidore et Philon. L'hellénisation de la Méditerranée persistait donc sous l'Empire et l'un des empereurs, originaire d'Afrique, Septime Sévère, qui

(1) Les exemples invoqués n'étaient guère concluants : Daremberg et Saglio, *Dict. des antiquités* par *S. Reinach*, art. Galea, p. 1436 ; W. Helbig, *L'épopée homérique*, trad. Trawinski, 1894, p. 382 ; P. Couissin, *Les armes romaines*, p. 437 — jusqu'à la découverte récente par Mlle Lucia Morpurgo, d'un bronze du Musée des Thermes à Rome, qu'elle étudia dans un mémoire de la *Reale Accademia Nazionale dei Lincei*, 1927 (Serie Sesta, vol. II, fasc. II, p. 226), dont a rendu compte M. Marcel Durry dans une *Note sur la tenue des centurions*, *Revue Archéologique*, 1928, p. 103. Cf. L. Coutil, *Les casques proto-étrusques, étrusques et gaulois*, Gand, 1914, p. 7 ; ma communication à la *Société Nationale des Antiquaires de France*, 1930.

n'arriva jamais à parler correctement la langue officielle de son Empire, s'exprimait facilement en grec.

L'unité méditerranéenne avait été marquée pour longtemps du sceau hellénique.

Il suffit, du reste, à Arles, d'ouvrir les yeux pour en voir les vestiges. Les monuments de l'art romain sont imprégnés d'héllénisme : soit que l'on entre au *Musée Lapidaire* où nous arrêtent des sarcophages aux couvercles à deux pentes ornés d'acrotères et des chapiteaux de style ionique dérivant du type d'Ephèse ou de la maison du Lac à Délos, ou que l'on parcoure les monuments de la ville : l'amphithéâtre aux galeries couvertes de lourdes dalles monolithes suivant le mode mycénien au lieu des voûtes en blocage, les cryptoportiques du Forum que l'on chercherait en vain à retrouver en Italie, le mausolée de Saint-Rémy, qui avait des répliques dans des mausolées détruits des Alyscamps, avec ses grands bas-reliefs et son triple étage pyramidal qui l'apparente aux tombeaux liby-phéniciens de Dougga ou d'El-Amrouni en Afrique et aux mausolées de la Syrie. Des arcs de triomphe disparus, comme l'arc du Rhône, ou les arcades du Théâtre, présentaient une luxuriance asiatique de décoration, qui jouait sur l'entablement et la frise, — triglyphes et métopes, — rinceaux avec amours, oiseaux, têtes de taureaux et guirlandes, qui font songer à l'art de Leptis Magna et de Pergame (1). Les temples, selon le mode sémitique en usage en Syrie et en Afrique, étaient entourés de périboles, véritables enceintes sacrées qui abritaient le lieu du culte et l'isolaient en quelque sorte des profanes, au temple du Forum à Arles, à Vernègues, à Orange...

L'Arles chrétienne de Constantin tourna de nouveau ses regards vers l'Asie, vers cette Byzance, qui, hors de l'emprise latine, refaisait la liaison de l'Orient avec l'Occident. Après avoir porté sa capitale en Arles, Constantin fuyant vers les limites orientales de l'Empire, s'arrêtait aux rives du Bosphore, face à la Phrygie et à l'antique plaine de Troie.

Un nouvel afflux d'orientalisme inonda la civilisation arlésienne. La barque symbolique des Saintes-Maries en fut le véhicule. Ce fut au retour d'un voyage en Orient que saint Honorat créa, dans les premières années du Ve siècle, le monastère de l'île de Lérins ; saint Eucher parlant de cette fondation, montrait combien l'Eglise était redevable au monachisme de la Thébaïde.

Jean Cassien qui fondait à la même époque deux monastères à

(1) P. Couissin, compte-rendu de Lowy, *Die Anfange des Triumphs bogens*, *Revue de Philologie*, 1929, p. 190.

Marseille (dont la célèbre abbaye de Saint-Victor), avait pratiqué les règles de l'austérité orientale en Orient, au monastère de Béthléem, chez les anachorètes d'Egypte et à Constantinople, auprès de saint Jean Chrysostome.

A la mort de saint Hilaire, la colonie juive d'Arles suivait ses funérailles, voulant marquer par là qu'il avait été le père des juifs comme des catholiques de l'Eglise de Rome. Au VIe siècle, l'évêque saint Césaire enjoignait aux laïques de se procurer des recueils de psaumes et d'hymnes et de chanter les séquences et les chants alternés en grec et en latin. Dès cette époque s'affirment de nouveau très nombreux les rapports entre Arles et l'Orient : on a découvert à Arles une ampoule portant l'inscription grecque « eulogie de saint Ménas », dont le sanctuaire s'élevait en Egypte, auprès d'une source aux eaux miraculeuses ; cette ampoule représente l'effigie du saint égyptien debout entre deux chameaux.

Aussi n'est-il pas étonnant d'assister à une invasion des reliques de saints de l'Asie Mineure dans les églises de Provence ; et c'est sans doute parce que saint Paul l'avait laissé à Milet que Trophime dut d'être choisi comme patron et premier évêque de la métropole des Gaules.

Ces relations d'Arles avec la côte d'Asie s'affirment également par un intense trafic commercial. Le midi de la Gaule sous l'Empire romain était envahi par les négociants syriens ; un rescrit impérial adressé aux naviculaires d'Arles chargés du transport du blé, dut à ce courant de relations continues d'être affiché à Beyrouth, centre des transactions syriennes. Honorius, dans sa constitution de 418 avait proclamé avec un certain apparat pompeux qu'Arles était le rendez-vous des marchands syriens et qu'on y drainait tous les produits de l'univers ; « les richesses de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie, disait-il, s'y trouvent en si grande abondance qu'on les croirait des productions du pays ».

Cinq siècles après, malgré les invasions et la nuit du VIIe et du VIIIe siècle, qui, a-t-on dit, de manière trop absolue, fit la scission de l'Orient et de l'Occident (1), Arles nous apparaît comme étant encore le principal entrepôt des produits orientaux. La description qu'en a faite au début du IXe siècle, Théodulfe, évêque d'Orléans, et qu'à mise en lumière Jean Ebersolt, dans son *Orient et Occident*, montre tout ce que la Gaule devait à Arles, qui continuait son rôle de port méditerranéen : on y trouvait alors, dit Théodulfe, des objets en cristal, des

(1) H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne* dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, Bruxelles, 1922 et 1923.

perles d'Orient, des pièces d'or frappées de caractères arabes, des étoffes arabes de couleurs variées, ornées de figures d'animaux et de grands cercles, tissus précieux autant par l'habileté du dessin que par la richesse du coloris. On y vendait des cuirs de Cordoue, blancs et rouges, de l'encens d'Arabie, de l'ivoire de l'Inde, des figures de griffons, importées d'Asie, des baumes de Syrie (1).

Cette influence orientale se lit dans les monuments d'Arles, mieux encore qu'à l'époque romaine. On y rencontre les plans tréflés d'églises ou de chapelles et la décoration en méplat de rinceaux, de palmettes et de tresses, de swastika ou de rosaces qui ne ressortent en rien de la tradition romaine : nouvelle invasion de l'art imaginatif et ornemental de l'Asie, qui a recouvert la rive africaine, déferlé sur l'Espagne et menace de submerger la création romaine.

Les apôtres du portail de Saint-Trophime, dressés aux entrecolonnements comme les fantômes des mosaïques de Ravenne, dans leur entournure raide et hiératique, dénués de perspective, avec leurs lèvres cousues et leurs yeux dilatés, sont l'ultime témoignage de l'influence byzantine dans la ville de Jules César et de Constantin.

Cependant, la réaction occidentale tentée par Charlemagne gagnait les rives de la Méditerranée. La descente du Rhône par Louis VIII, qu'avait attiré le mirage méditerranéen, la conquête de la Provence par un frère de saint Louis firent désormais entrer la vallée du Bas-Rhône dans le plan d'attraction de la Monarchie française, qui hérita les aspirations provençales sur la Méditerranée et sur l'Orient.

Ainsi la Provence concourt à donner son équilibre au miracle français. On peut dire, sans crainte d'exagérer, qu'elle est la cause même de ce miracle ; car, ouvrant une façade nouvelle sur la Méditerranée, elle apporte à la France l'universalité. Grâce à la côte provençale et grâce à cette artère des civilisations méditerranéennes que constitue le Rhône, il semble qu'un rythme éternel et harmonieux distribue désormais à toute la Gaule le sang de la mer intérieure.

Ce fut la côte de Provence et ce fut le delta du Rhône arlésien qui firent participer magnifiquement la France à la civilisation préhistorique. C'est encore aujourd'hui le rôle de la Provence d'être

(1) L.-A. Constans, *Arles antique*, p. 211 ; J. Ebersolt, *Orient et Occident*. Paris et Bruxelles, 1928, p. 13, 21 et 56 ; de Manteyer, *Les origines chrétiennes de la IIe Narbonnaise*, Gap, 1924 ; G. Duthuit, *Byzance et l'art du XIIe siècle*, Paris 1926 ; L. Bréhier, *L'art en France des invasions barbares à l'époque romane*, Paris, 1930.

l'ambassadrice amicale de la France auprès de ses sœurs méditerranéennes qui se baignent aux mêmes flots et sont solidaires des mêmes destins.

Couchée comme une reine au bord de ses rivages paisibles, elle a pour mission d'être aimable, et de plaire ; accueillante à tous, hospitalière, elle sait, comme une déesse marine que n'effraie pas l'exotisme, distiller un miel riche de tous les apports étrangers.

C'est ce qui fait, en Arles que choisit Frédéric Mistral pour la capitale du Félibrige, la grandeur du souvenir que nous commémorons : Frédéric Mistral, génie latin et français, parce que provençal, et provençal, parce que méditerranéen.

La puissance d'affinités orientales et helléniques que contient la géographie des côtes provençales, était — par la conquête même de la Provence, trop noble pour être annihilée — mise au service de la France. Empire méditerranéen, qui avait réussi, sans risquer d'être absorbé par l'Orient, la difficile synthèse de celui-ci avec l'Occident.

Rabat, avril 1930.

FERNAND BENOIT.

IMPRIMERIE A. DOMERGUE — VALENCE-ROMANS

Tous droits réservés, sauf autorisation de l'Union Générale des Rhodaniens et des auteurs.

MANIFESTATIONS ANNUELLES DE L'U. G. R.

FÊTE DU RHONE.
CONGRÈS DU RHONE.
EMULATION GENERALE RHODANIENNE :
SALON RHODANIEN (Beaux-Arts et Arts appliqués).
CONCOURS-EXPOSITION des Apprentissages : Ecoles techniques, etc.
GRAND PRIX RHODANIEN (littérature), le meilleur livre de l'année d'un auteur rhodanien.
EXPOSITION DU LIVRE RHODANIEN.
JEUX FLORAUX (français, provençal et dialectes).
CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.
EXPOSITIONS DIVERSES.
CONFÉRENCES ET SOIREES D'ART.
VOYAGES.

CREATIONS DE L'U. G. R. :

MUSÉE DU RHÔNE (Tournon).
BIBLIOTHÈQUE RHODANIENNE (Tournon).

PUBLICATIONS DE L'U. G. R. :

L'Or du Rhône, revue trimestrielle, illustrée.
Editions de *l'Effort Rhodanien*. (Travaux des Congrès, etc.).

UNION GENERALE DES RHODANIENS :

Siège social à l'Hôtel de Ville, à Lyon.

Direction, à TAIN-Tournon (Drôme)

Prix : 6 fr.

Imp. A. DOMERGUE
— VALENCE-ROMANS —
1931